

Les militants l'imaginent coupée du monde réel tandis que son travail de recherche s'élabore sous le regard interrogateur de ses collègues. Où est la militante ?

Et la chercheuse ? Peut-on dissocier les deux ?

Elsa Dorlin, 35 ans, admet occuper une « position délicate », peut-être à l'origine de son opposition à dévoiler la moindre information personnelle. Sauf l'existence de King, une chienne de 18 mois. On sait aussi qu'elle a débuté ses études supérieures à la Sorbonne, là même où elle est maître de conférence en philosophie depuis 2005.

« PLUS QUE SUR LA QUESTION DE LA SUPÉRIORITÉ ET DE L'INFÉRIORITÉ, LA CONCEPTUALISATION DE LA DIFFÉRENCE SEXUELLE S'EST FAITE SUR L'OPPOSITION CORPS SAIN/CORPS MALSAIN. »

Pour son DEA, la jeune femme s'intéresse à un courant philosophique oublié du XVII^e siècle à l'origine de la notion d'égalité des sexes, reposant sur le principe cartésien que l'esprit n'a pas de sexe. « De nombreuses femmes philosophes, comme Gabrielle Suchon, soutenaient cette thèse mais seul François Poullain de la Barre est connu. C'est assez ironique. » Le corps médical, qui détient la « vérité » sur le corps, se révèle être l'adversaire le plus implacable de ce courant.

Le sujet de thèse d'Elsa prend alors forme. Direction les archives de l'École de médecine à Paris. Là, Elsa exhume des traités de physiopathologie des femmes de l'époque qui démontrent que les femmes sont, par nature, plus faibles que les hommes car plus enclines à développer des maladies. « Plus que sur la question de la supériorité et de l'infériorité, il est intéressant de voir que la conceptualisation de la différence sexuelle s'est faite sur l'opposition corps sain/corps malsain. »

Dans cette enquête historique, Elsa découvre que cette même distinction sert à expliquer la supériorité naturelle des colonisateurs, les Blancs, sur les esclaves, les Noirs. Alors qu'au milieu du XVIII^e siècle le corps de la femme devient symbole de santé par le biais de la maternité qui est fortement valorisée, les médecins affligent le corps des esclaves de mille maladies. La thèse de la philosophe dresse donc une « généalogie sexuelle et coloniale de la nation française », vite adaptée pour l'édition¹. Aujourd'hui, Elsa poursuit ses investigations en histoire de la médecine, en particulier sur la psychopathologie coloniale. « Je crois que les élèves ont plaisir à assister à mes cours sans quitter le monde. Les matières enseignées sont par chance proches de mes objets de recherche comme l'histoire du racisme, le corps, la sexualité mais aussi la violence. »



© Droits réservés.

INSTITUT DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES (INSHS)
UFR DE PHILOSOPHIE
UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE
PARIS

Elsa Dorlin, qui « adore les étudiants et réfléchir avec eux », s'intéresse à la violence qui découle d'une oppression. Selon elle, ceux qui font l'objet d'abus de pouvoir ou de discrimination s'en dégagent le plus souvent par la violence qui, dans le meilleur des cas, se transforme en mouvement collectif. Et la philosophe de prendre pour exemple les femmes qui se sont soulevées contre le terme sexiste « la femme » pour faire émerger un « nous, les femmes ». La violence est également celle que l'individu doit vivre. « Il existe un paradoxe violent entre ce qu'on impose à une personne et qu'elle ne supporte pas, et le fait qu'elle ne sait pas être autrement. » Une question contemporaine qui rejoint celle des rapports de pouvoir, que la chercheuse ne cesse de décortiquer.

¹ *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*, La Découverte, 2006.